



MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
ET DE LA JEUNESSE

Liberté
Égalité
Fraternité

🌿 PRIX DE LA LIBERTÉ 🌿



FESTIVAL DE CANNES
UN CERTAIN REGARD
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

Goodbye Julia

un film de
Mohamed Kordofani

Prix Jean Renoir des lycéens 2024

Dossier pédagogique

EMMAN YOUSSEF SIRHAN RAYK WAZAR COMAN GER DUNNY
PRODUCTION AMANOU ABU ALAJALA PRODUCTOR MOHAMED ALOMDA SUPERVISEUR BAHU BAKHSHI SHAFEE EL DIN MAHMOUD MICHAEL HENRICHS KHACHO ANAPO MOHAMED KORDOFANI MARC IRMEER FAISAL BALTYYOUR ALI ELARABI ADHAM ELSHERIF YESSRAA ELKOGALI HAGSTRÖM
 DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PIERRE DE VILLIERS MONTAGE HEBA OTHMAN VOIX OFF MAZIN HAMID SON BANA EID COSTUME DESIGNER RAWA HOBICKA LAMA SAWAYA PRODUCTEUR D'ÉCRITURE DIRK MEIER RÉGIESSA ISSA KANDIL CO-ÉCRITURE SIMBA ELMOUR RÉGIESSA NADINE SALIB MONTAGE SONORISATEUR SAMO HUSSAIN RÉGIESSA FIJAA OSMAN RÉGIESSA MOHAMED KORDOFANI





Auteur du dossier : Philippe Leclercq

© Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse

Crédits iconographiques :

© madsolutions, sauf

affiche : © ARP Sélection

GOODBYE JULIA

DE MOHAMED KORDOFANI

Le Prix Jean Renoir des lycéens est attribué par un jury de 1400 lycéens de toute la France à un film français ou étranger parmi sept longs-métrages sortis durant l'année scolaire vus collectivement en salle de cinéma. Le Prix Jean Renoir des lycéens est organisé par le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, en partenariat avec le Centre national du cinéma et de l'image animée, la Fédération nationale des cinémas français et avec la participation des Ceméa, des Cahiers du cinéma, de Positif, de Sofilm et de l'Entraide du cinéma et des spectacles.

En savoir plus :

eduscol.education.fr/3397/prix-jean-renoir-des-lycéens

Synopsis

Soudan, 2005. Alors que des tensions agitent la capitale Khartoum, Mona, une Soudanaise musulmane du Nord, se retrouve indirectement responsable de la mort du mari de Julia, une chrétienne du Sud. Percluse de culpabilité, celle-là décide d'aider la veuve et son jeune fils, sans lui révéler la raison de son action. Une relation d'amitié naît entre les deux jeunes femmes que tout sépare...

Production : Station Films, co-production Red Star Films, Klozium Studios

Distribution : ARP Sélection

Pays de production : Égypte, France, Soudan

Durée : 2 h 00

Sortie : 8 novembre 2023

Entrée en matière

Pour commencer



Le réalisateur Mohamed Kordofani, 40 ans, vient d'un pays où le cinéma sort progressivement du silence auquel l'ont réduit les trente années de dictature militaro-islamique du général Al-Bachir¹. Né à Khartoum (Soudan), cet ancien ingénieur aéronautique débute sa carrière dans les pays du Golfe (au Bahreïn notamment, où il réside actuellement), tout en rêvant à d'autres espaces de créativité. Il fonde pour cela, en 2014, son propre studio de production et réalise un premier court-métrage, *Nyerkuk* (*Gone for Gold*, 2016), remarqué dans divers festivals internationaux.

Son deuxième court-métrage, *Kejers prison* (2019), tourné dans une prison de Khartoum, fait l'objet d'une projection publique sur la place Al-Qiyadah – une place de la capitale où se sont tenus les immenses sit-in d'avril-mai 2019 – durant la

¹ https://www.lemonde.fr/afrique/article/2021/07/22/au-soudan-le-cinema-en-quete-d-un-nouveau-souffle-apres-la-revolution_6089217_3212.html

PRIX JEAN RENOIR 2024 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

révolution soudanaise contre la junte au pouvoir². Le film, bâti sur un dispositif âpre et frontal, montre le face-à-face entre un manifestant et un soldat revendiquant l'usage de la répression pour défendre le régime dictatorial en place.

Le documentaire *A Tour in Love Republic*, que Mohamed Kordofani réalise l'année suivante (2020) sur les espoirs suscités par le soulèvement populaire, devient le premier film pro-révolution à être diffusé sur les écrans de la télévision nationale.

Enfin, alors que le pays se trouve à nouveau plongé dans l'incertitude suite au nouveau coup d'État militaire du 25 octobre 2021³, le cinéaste répond favorablement à une commande de l'ancien premier ministre soudanais, Abdallah Hamdok, et réalise *This is Sudan*, un documentaire destiné à promouvoir les richesses du pays auprès des investisseurs étrangers.

Tourné à partir de novembre 2022, *Goodbye Julia* est son premier long-métrage de fiction.

Fortune du film

Présenté en avant-première mondiale le 22 mai 2023 dans la section « Un certain Regard », *Goodbye Julia* est devenu le premier film soudanais de l'histoire du Festival de Cannes à figurer en sélection officielle. Un événement d'autant plus marquant que son réalisateur Mohamed Kordofani en est reparti doté du Prix de la Liberté. Prix qui, à l'heure où le peuple soudanais fait face à une nouvelle guerre civile depuis le 15 avril dernier⁴, devait résonner d'une force particulière...

² Débutés en décembre 2018 pour protester contre la vie chère, des mouvements populaires ont progressivement gagné en ampleur et radicalité jusqu'à la destitution du général islamiste Omar Al-Bachir, le 11 avril 2019, après trois décennies de présidence au bilan calamiteux.

³ Depuis la chute du régime d'Omar Al-Bachir en 2019, militaires et gouvernement civil se partagent momentanément la gouvernance du pays. Mais, suite à des tensions entre les deux parties, l'armée régulière du gouvernement de transition et la principale force paramilitaire du pays ont fini par s'unir pour s'emparer du pouvoir, fin octobre 2021, mettant ainsi fin à une période de stabilité relative.

⁴ Un nouveau conflit oppose depuis le 15 avril 2023 l'armée régulière du général Al-Burhane aux Forces paramilitaires de soutien rapide (FSR) du général Hemetti (lesquelles s'étaient emparé du pouvoir à la chute du dictateur Al-Bachir). Depuis, le conflit ne cesse de s'étendre, menaçant de devenir une nouvelle guerre civile à grande échelle. Divers mouvements et tribus se sont adjoints aux combats. Leur caractère ethnique semble de plus en plus probant et fait resurgir le spectre des massacres de masse du Darfour (autre région martyre de l'Ouest du Soudan).

Zoom



Deux femmes, Mona à gauche, Julia à droite, que tout oppose – y compris le meurtre et le mensonge – se trouvent réunies dans le même cadre. Dans le même cadre, la même courette, la même intimité, mais pas dans les mêmes carcans – familiaux et religieux pour la première, raciaux et sociaux pour la seconde.

Mona la bourgeoise, comme les perruches que lui a offertes son mari Akram, vit dans une cage dorée. Surveillée, opprimée, interdite de chanter (à l'inverse de ses deux oiseaux auxquels elle finira par rendre la liberté), elle s'efforce de répondre aux injonctions de son époux. Contre son infertilité, elle consulte des spécialistes et, comme ici, pratique quelque fumigation vaginale dans l'espoir de favoriser une grossesse. Julia, à ses côtés, l'aide aux préparatifs de la pratique prophylactique. Sa condition de femme de ménage l'aliène à sa maîtresse qui, sans le lui révéler, l'emploie pour s'acquitter de sa « dette de sang ». Sans le sou, sans mari, sans famille et sans toit mais avec un enfant à charge, Julia, femme de ménage, n'a alors pas d'autre choix que d'accepter en silence sa sujétion et la tromperie dont elle se sait, depuis peu, être l'objet.

Dans cette image, pourtant bâtie sur le mensonge et une somme de barrières insurmontables, circule un doux mélange de lumière, de sentiments et de confidences, propices au rapprochement, à la compréhension, au respect et à l'amitié. C'est précisément ici que, débutée sur le ton d'une discrète condescendance de classe et de race (sur les fumigations pratiquées dans le nord, et la musique, « notre musique »,

souffle Mona), la conversation entre Mona et Julia devient un moment rectificateur de leur relation, un moment partagé d'égal à égal entre deux femmes qui se découvrent le même sentiment de solitude à l'égard d'un mari sans amour pour Mona et d'un amour sans mari pour Julia.

L'affection naissante de Julia pour Mona l'incite alors aux compliments sur sa « belle voix » et sa beauté physique. Les unes après les autres, sans excès ni flagornerie, ici et ailleurs, les paroles de Julia infuseront l'esprit de Mona, et lui redonneront progressivement confiance en elle, l'audace et la force de renoncer à ses propres renoncements de vie et d'amour en affrontant le despotisme d'un mari mortifiant et mortifère. Là, dans cet espace privé, pris dans une lumière chaude et enveloppante, les cœurs des deux femmes se vident, se mêlent et se trouvent. Leur première vraie rencontre a lieu, et devient le point de départ d'une autre nouvelle trajectoire pour Julia à qui Mona promet de donner les moyens de s'affranchir de ses regrets d'émancipation par les études. L'université pour l'une, le chant pour l'autre, les deux femmes nouent ici, sans le savoir, un pacte d'amitié qui va les aider respectivement à briser les carcans qui les oppriment.

Carnet de création

En 2020, après 16 ans passés comme ingénieur chez Gulf Airlines et une poignée de courts et moyens-métrages (documentaires), Mohamed Kordofani se lance dans l'écriture à plein temps du scénario de *Goodbye Julia*. Il choisit d'en situer l'intrigue à Khartoum entre 2005 et 2011, et de mêler le destin de deux jeunes femmes, l'une musulmane du Nord-Soudan, l'autre chrétienne du Sud, à la destinée du Soudan, mené à la division par référendum. Une période-charnière de l'histoire du pays dans laquelle le réalisateur voit une occasion manquée entre les différentes forces politiques, militaires et civiles de se retrouver autour d'un nouveau projet d'avenir. « C'est un pivot dans l'histoire du Soudan qui restera dans les livres, assure-t-il. [...] Nous avons besoin de nous réconcilier en tant que peuple soudanais entre les différentes tribus, les différents segments de la communauté... Nous avons manqué une opportunité de nous réconcilier pendant ces six ans de transition entre l'accord de paix de 2005 et le référendum de 2011. [...] La séparation du Soudan du Sud a été une erreur dont nous aurions dû tirer des leçons⁵. »

Mohamed Kordofani voit également, dans les problèmes de la société soudanaise en pleine mutation qu'il entend mettre en scène, un miroir tendu à sa propre conscience. « Le film parle de transformation. Cela concerne ma transformation personnelle. Je me reconnais dans tous les personnages. [...] La première chose qui m'a motivé à écrire a été le résultat du référendum. En 2011, lors du référendum sur l'indépendance du Soudan du Sud, près de 99 % des électeurs se sont prononcés en faveur de la sécession. Pour moi, ce fut une révélation. Pour moi, tout s'est arrêté et je me suis rendu compte que quelque chose n'allait pas. Il est impensable qu'une nation entière

⁵ https://www.lepoint.fr/afrique/les-soudanais-ont-manque-une-opportunite-de-se-reconcilier-05-06-2023-2523132_3826.php

veuille faire sécession. Après avoir réfléchi, le problème était clair : le racisme entre le Nord et le Sud du pays, mais j'ai senti que ce n'était pas seulement un problème entre le Nord et le Sud, mais un problème concernant le Soudan entier. Le Soudan souffre de tribalisme, de racisme et de préjugés, et de toutes sortes de choses qui éloignent les gens les uns des autres et ne les rapprochent pas. J'avais moi-même hérité d'un certain racisme dont je n'ai pris conscience qu'après le résultat du référendum. J'ai dû me remettre en question pour me débarrasser de ce racisme enraciné⁶. »

Débuté fin 2022, le tournage de *Goodbye Julia* se déroule dans des circonstances compliquées, difficiles, parfois tendues. « Il y avait deux à trois manifestations prodémocratie hebdomadaires. Les forces de l'ordre bloquaient régulièrement les ponts reliant Khartoum aux villes voisines d'Omdurman et Bahri. Nous avons tourné plusieurs scènes dans le quartier de Jerif, dans l'est de Khartoum, qui se situe juste derrière le poste de police de Riyadh, d'où sont habituellement tirés des gaz lacrymogènes pour réprimer les cortèges de la rue 60, la grande artère qui traverse cette partie de la capitale. Un jour, nous avons filmé une manifestation et brûlé une voiture pour les besoins du film, tandis qu'une vraie manifestation se déroulait à 200 mètres... Je ne sais pas si la police aurait pu faire la différence ! [...] Nous avons aussi été confrontés aux récurrentes coupures d'électricité ou encore aux perturbations des télécommunications visant à saper les protestations⁷. »

Outre les conditions de tournage dont la durée s'est étalée sur 45 jours sans interruption, la production d'un tel film relevait du défi (humain, technique, logistique, financier...), y compris au niveau du casting des actrices et acteurs principaux. Aidé d'un autre réalisateur soudanais Amjad Abu Alala, révélé en 2019 à la Mostra de Venise pour *Tu mourras à 20 ans*, qui pour l'occasion s'est fait producteur du film, le metteur en scène a néanmoins vite porté son choix sur Eiman Yousif, une comédienne de théâtre et chanteuse soudanaise, pour incarner le rôle de Mona, puis sur Siran Riak, un mannequin originaire du sud-Soudan, pour jouer celui de Julia. « Elles n'avaient jamais fait de film auparavant, nuance Mohamed Kordofani. C'est pourquoi nous avons dû faire beaucoup de choses en amont du tournage. Cela a créé un lien. Et c'est devenu plus qu'un film. Nous avons investi beaucoup de nos expériences personnelles⁸. »

Alors que le cinéaste terminait le mixage de son film à Beyrouth (Liban), une nouvelle guerre a éclaté au Soudan (le 15 avril 2023), détruisant une grande partie de sa capitale Khartoum. La plupart de ses collaborateurs sur le film ont dû fuir en Éthiopie ou en Égypte voisines – leurs vies, comme celles de toutes les populations, une nouvelle fois menacées...

⁶ <https://www.rfi.fr/fr/afrique/20230520-cannes-2023-goodbye-julia-le-cri-de-paix-du-soudanais-mohamed-kordofani-pour-son-pays-en-guerre>

⁷ <https://www.lepoint.fr>, op. cit.

⁸ <https://www.rfi.fr>, op. cit.

Matière à débat

Guerres sans fin

La tension est vive dans les rues de Khartoum en ce matin d'août 2005. De violentes émeutes ont éclaté suite à l'annonce du décès, dans un accident d'hélicoptère le 30 juillet, de John Garang, premier vice-président et leader du mouvement populaire de libération du Soudan, le SPLM (*Sudan People's Liberation Movement*). Ses partisans sudistes soupçonnent un attentat.

La mort de cet ancien chef rebelle ravive l'antagonisme racial et religieux qui déchire le Nord, arabe musulman, et le Sud, essentiellement noir et chrétien, depuis – avant même – l'indépendance du Soudan le 1^{er} janvier 1956. « 50 ans de guerre civile », déclare le speaker à la télévision nationale, où, si l'on excepte une timide accalmie de dix années, deux longs conflits intestins (1955-1972 et 1983-2005) ont successivement ensanglanté le plus vaste pays d'Afrique (2,5 millions de km², soit près de 5 fois la France).

Rappelons que l'intention du colonisateur britannique de confier l'indépendance aux élites nordistes, héritières des esclavagistes du XIX^e siècle, est à l'origine, en août 1955, de la rébellion d'un groupe de soldats Sud-Soudanais craignant la mainmise des Nordistes sur la nouvelle république. Très vite, le mouvement embrase le Sud du pays et devient sécessionniste, obligeant les populations à fuir dans le Nord ou les États voisins (Égypte, Éthiopie, pays du Golfe...).



PRIX JEAN RENOIR 2024 DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Après une période de basse tension, l'instauration de la charia en 1983 relance les hostilités, dirigées dans le Sud par le « docteur » John Garang, chef de l'Armée populaire pour la libération du Soudan (APLS), et ardent défenseur d'un Soudan démocratique, laïc et uni. Impitoyable avec ses rivaux, l'homme s'avère un fin stratège en s'alliant avec les communistes, en courtisant les organisations chrétiennes américaines et en jouant des rivalités entre les tribus pour se maintenir. Tant et si bien qu'il parvient, après d'âpres négociations, à un accord de paix, signé avec les autorités de Khartoum le 9 janvier 2005.

Cet accord met fin à l'une des guerres les plus longues et les plus meurtrières du XX^e siècle (deux millions de morts) qui faisait rage notamment dans le Sud du pays. Il ouvre une période transitoire de gouvernement d'union nationale de six ans, au terme de laquelle les populations du Sud sont appelées à se prononcer par référendum pour savoir si elles proclament leur indépendance ou si elles préservent l'unité du pays.

Racisme

C'est dans cet intervalle de six années (2005-2011) que se déroule la fiction de *Goodbye Julia*. Le chaos qui résonne dans la rue, à l'entame du film, aura bientôt un puissant écho dans la vie de chacun des protagonistes. Les nerfs des pro-Garang sont à vif ; le sentiment d'exaspération et de trahison dicte les comportements. Les émeutiers s'en prennent aux biens des Nordistes, qui se barricadent derrière les murs et barreaux de leurs maisons. On (le voisin Bakri) tire des coups de revolver en l'air pour se défendre. Akram, le mari de Mona, acquiert un fusil. Le mépris anti-sudiste est exacerbé ; un propriétaire musulman expulse Santino et les siens de leur logement.

C'est dans cet état de crispation sociale et ethnique, motif de discrimination et de haine, que débute l'intrigue du film. Elle constitue la ligne de fracture raciste qui divise les groupes, Arabes musulmans à la peau claire d'une part, Noirs catholiques de l'autre. Un racisme qui attise les fantasmes, et les peurs ancestrales à l'image de Mona qui prend la fuite devant Santino après avoir renversé accidentellement son fils Daniel. Un racisme qui pousse, cautionne même, dans les esprits de certains individus tels qu'Akram, le passage à l'acte, le meurtre (de Santino) qui, habillé de mauvaise foi, « devient » un acte de légitime défense sur lequel le système policier, nordiste et corrompu, ferme les yeux. Un racisme enraciné dans le passé, et fondé sur l'antique tolérance esclavagiste de l'Islam qu'Akram, petit-fils d'un homme qui possédait lui-même des esclaves noirs, revendique sans vergogne devant sa femme Mona, à la fois par archaïsme de la pensée (ce que celle-ci lui reproche) et par croyance religieuse (l'esclavage est « dans l'Islam », affirme-t-il⁹). Un racisme, enfin, à ce point ordinaire qu'il entretient un apartheid mental et ronge la société soudanaise dans ses moindres rouages (ce dès l'école : privée pour les Arabes, publique pour les Noirs) et dans ses moindres gestes comme celui d'Akram qui s'essuie le poignet avec un mouchoir aspergé de parfum après que le jeune Daniel le lui a touché en jouant au ballon, ou encore celui de Mona qui marque la vaisselle qu'elle destine à Julia et son fils.

⁹ Lire sur le sujet, *L'Esclavage en terre d'Islam*, Malek Chebel, éd. Fayard, 2007.

Cas de conscience et mensonges

Rongée par la culpabilité, et empêchée de s'acquitter de la *diyya* (le « prix du sang » en terme coranique), Mona prend Julia à son service en guise de rachat de sa faute (pris sur son seul héritage). Cette femme mortifiée paie elle-même un lourd tribut depuis qu'elle a accepté de renoncer à sa carrière de chanteuse pour complaire aux exigences de remariage d'Akram. Selon lui, chanter n'est pas compatible avec la charia en application dans le pays. Mona vit dans la peur de son mari, contrainte d'agir en douce et de ne rien faire qui puisse contrevenir à son autorité sourcilleuse. Elle doit user de stratagème pour se dérober à sa vigilance. Elle se cache pour téléphoner à Tariq (ancien membre du groupe dans lequel elle chantait) ou aller écouter de la musique ; elle lui dissimule sa stérilité par crainte du divorce. Son couple, comme sa belle maison, prend l'eau. Et, comme le Soudan déchiré, il est un espace d'incommunicabilité, de méfiance et de division, promis à l'échec.

Contrainte par le déguisement du meurtre de Santino en accident (cause officielle de son décès : « écrasement pendant les émeutes »), Mona agit également en cachette de la police (mais avec la complicité intéressée d'un de ses membres) pour retrouver l'adresse du défunt. Elle ne dit rien à Akram de ses recherches, pas plus qu'elle ne lui révèle la raison profonde de l'embauche de Julia à leur service. Cette femme malheureuse, placée sous influence toxique d'un mari rétrograde et écartelée par sa conscience morale, laisse courir un important réseau de non-dits et de mensonges sous la surface de la narration. À la fois coupable de délit de fuite et victime d'un ordre patriarcal qui l'opprime, elle agit par dissimulation et ne dit rien non plus de ses intentions réelles à Julia. Surtout, elle tait le drame sanglant qui les lie, et masque son repentir sous une grande largesse (elle paie l'école de Daniel et les études de Julia). Ce faisant, sa proximité avec Julia l'amène peu à peu à s'accepter, à satisfaire ses désirs et à se libérer du joug marital.

S'adapter pour avancer

La relation des deux femmes, fondée sur le mensonge et la manipulation, ménage néanmoins un bel espace de complicité propice à l'épanouissement mutuel. La bonne devient dame de compagnie ; le lieu de travail devient un espace d'échange et de circulation des affects qui rapprochent. En sortant ensuite du cadre de la domesticité, la mise en scène accélère l'amitié qui se noue entre les deux femmes. Julia aide Mona à revenir au chant (dans le bar, puis à l'église) et, inversement, Mona remet Julia sur les rails de l'université, naguère envisagée par Santino (et son projet d'exil européen). Mais, à mesure que les yeux de l'une s'ouvrent sur sa condition, le regard de l'autre semble se détourner de la vérité qui la concerne. Julia rejette l'aide que lui propose le soldat sudiste Majier, comme si elle cherchait à fuir des souvenirs douloureux. Or, la dernière entrevue entre elle et Mona révèle que c'est, au contraire, les yeux grands-fermés qu'elle regarde son passé, un passé dont elle se souvient parfaitement et qu'elle s'efforce en même temps d'oublier. Déterrer le passé ne la fera pas avancer. Au contraire. Trop tard, trop d'enjeux, trop de forces contre elle. Elle doit s'adapter – et laisser payer.



Sa découverte du portefeuille de Santino (un mois après son installation chez Mona) fait d'elle une complice silencieuse du meurtre, qui ajoute au ciment de l'amitié des deux femmes une nouvelle duplicité faisant, finalement, de la menteuse Mona, la dupe de son propre dispositif. Cependant, Julia agit moins par opportunisme ou esprit de vengeance que par simple pragmatisme et instinct de survie. Et par obligation pour son fils Daniel. Le couple, qui en tuant son mari l'a mise à la rue et l'a par conséquent privée d'avenir, doit pouvoir sauver le futur de son garçon. Or, dans ce drame du déchirement et de l'éclatement des familles, les intentions de Julia ne sont pas dénuées de sentiments honnêtes et sincères à l'égard de Mona. La dame de compagnie devient aussi une amie. Le temps réussit à faire naître une famille : Daniel trouve en Mona une « tante » (qui, en retour, gagne un « fils ») et Akram, radouci, se montre bientôt capable d'affection pour le garçonnet à qui il offre un appareil-photo (en remplacement de celui cassé de son père) et à qui il transmet son goût du bois et son savoir-faire (il songe même le prendre comme apprenti-menuisier dans son usine).

Ruptures et désastres annoncés

Le temps a donné naissance à une famille dont Julia se prévaut, moins par reconnaissance que par souci d'équilibre et de paix, lors de la scène-climax qui en déchire les liens fragiles – y compris ceux qui unissent le fils (Daniel) et la mère (Julia), le mari (Akram) et l'épouse (Mona), tous à la fin séparés. En choisissant son camp – sa famille –, Julia tente une impossible union et rompt par là-même avec les siens... auprès desquels l'actualité politique du pays la ramènera *in fine* (après le « oui » à 98,83 % lors

du référendum d'autodétermination pour la partition menant à l'indépendance du Sud-Soudan¹⁰). En se déterminant pour le camp « adverse », elle fait elle-même sécession avec son propre camp ; elle annule la possibilité de couple avec Majier et garde son indépendance. En retournant dans le Sud comme des milliers d'autres Sud-soudanais remplis d'espoirs et de promesses, Julia vogue à la fin vers un pays à l'aube de son histoire. Une aube nouvelle qu'abolit aussitôt l'ultime plan glaçant du film où l'on voit Daniel, enfant-soldat fusil en main, rouler dans une jeep aux côtés de Majier, l'ancien combattant de l'APLS pro-sécession (branche armée du SPLM) et militant anti-Al-Bachir, dont il dénonçait (lors de sa première apparition à l'écran) l'opportunisme unioniste, seulement intéressé par les abondantes richesses pétrolières du Sud.

En accédant à son indépendance le 9 juillet 2011, le Soudan du Sud (650 000 km²) pensait mettre fin au racisme, à la marginalisation et aux violences dont les Sudistes souffraient depuis 1955. Las, une guerre civile sud-soudanaise a depuis lors ravagé le plus jeune État de la planète entre 2013 et 2020, faisant près de 400 000 morts et causant une crise humanitaire d'une rare intensité. Sur 12 millions d'habitants que compte le Soudan du Sud, les deux-tiers souffrent aujourd'hui de malnutrition et dépendent de l'aide humanitaire. Un million de Sud-Soudanais ont dû remonter au Soudan ; ayant renoncé à leur citoyenneté, ceux-ci sont considérés comme apatrides. Un autre million d'entre eux vivent dans les camps de l'ONU dans la crainte d'être exterminés en raison de leur appartenance ethnique.

Envoi

La Chaîne (The Defiant Ones, 1958) de Stanley Kramer. Dans le Sud profond des États-Unis, deux prisonniers s'évadent. L'un (Tony Curtis) est blanc et violemment raciste, l'autre (Sidney Poitier) est noir. Enchaînés l'un à l'autre, les deux hommes entament une longue fuite au cours de laquelle ils apprennent à se connaître et à se respecter. En cassant la chaîne qui aliène ses personnages, le cinéaste Stanley Kramer (comme Mohamed Kordofani dans *Goodbye Julia*) brise là un tabou social.

¹⁰ Réécoutons, à ce propos, le chant politique et « historique » des femmes Sud-soudanaises, entonné à l'heure du scrutin et destiné à stimuler le « oui » à l'indépendance : « Notre très Saint Père, nous te prions de donner la victoire à notre chef, le docteur John [Garang]. Notre chef qui se bat pour la cause d'Abyei. Donne la victoire à notre chef Dr John. Voilà Bor d'où partit la révolution. Et le peuple d'Agar qui soutenait la révolution. Aweil a célébré le succès de la révolution. Les Twic se sont mobilisés. Et les Rek ont rejoint la révolution. Les Nuer nous ont conduits vers la victoire. Les Ngok ont continué la révolution. Dites aux femmes que le combat continue. Génération après génération. Nos jeunes hommes se sont levés et ont pris les armes. Et les femmes nous ont menés vers le chemin de la libération. Pour la renaissance de notre pays, elles ont élevé leurs enfants. Et tous ces efforts pour notre vrai pays, le Sud. »